

la haute couture de marthaler

Le Monde, 29 nov 07, Renaud Machart

Les lyricomanes ont chahuté (pendant le spectacle) et hué (aux saluts) les deux récentes productions lyriques de Christoph Marthaler à l'Opéra de Paris, Les Noces de Figaro, de Mozart, et La Traviata, de Verdi. Etait-ce parce que le metteur en scène suisse injectait de force son univers si singulier et grotesque (au sens premier et plein du terme : un agencement du trivial et du sublime) plutôt que de l'infuser dans celui de Mozart et de Verdi ? Ces Noces de Figaro avaient de la tendresse, une infinie mélancolie à demi masquée derrière le burlesque ; cette Traviata était vue comme une danse macabre frénétique. Cela aurait pu marcher, mais on sentait surtout le désir d'intervenir, de subvertir, et non l'empathie qui, seule, sait faire disparaître toute trace de greffe, de jointure.

Maeterlinck, que présente l'Odéon-Théâtre de l'Europe jusqu'au 4 décembre, est tout l'inverse : ici, Marthaler met sa propre partition au service du propos dramatique en inventant une "couture" de textes de Maurice Maeterlinck (1862-1949) qui baigne dans la musique. Et comme Marthaler est l'une des oreilles les plus finement musiciennes de la scène théâtrale d'aujourd'hui, Maeterlinck est un bonheur, subtil dans sa palette chromatique du concret et de l'indicible, du trivial et de l'éthéré.

Dans un atelier souterrain et décati, des ouvrières sont à leurs machines à coudre. Une surveillante et des hommes aux tâches mystérieuses chantent, jouent, disent. Les musiques surgissent on ne sait d'où, dans un salmigondis étrange mais d'une logique organique et sensible.

Que le monologue de "La Mort de Didon", de Purcell, soit confronté à un pot-pourri d'opérette flamand et scatologique ("Mimi de la Motte fait dans sa culotte", "Ça me gratte, ça me gratte à ma chatte...", "Ils chient dans leurs frocs"), que Tendrement, la chanson de caf' conc' d'Erik Satie, voisine avec sa Messe des pauvres, austère comme un jour sans pain bénit, l'évidence s'impose dans sa tendre crudité.

Lunatique et lunaire

Le bruit des machines à coudre, le ronflement des néons au mur couvrent et découvrent la musique ; celle-ci est traitée parfois en coitus interruptus, mais rien ne vient interrompre le flux paradoxal de ce spectacle drôle et inquiétant.

Il faut passer les vingt premières minutes, sorte d'épreuve éliminatoire pour les nerfs et les oreilles trop sensibles, trop impatients. Il faut rester, supporter l'implacable machinisme sonore, car, ensuite, Maeterlinck déploie sa lunatique et lunaire litanie d'errances intérieures, de parenthèses de confidences, incarnée par des personnages absents à eux-mêmes et pris par des crises de catatonie.

Les explosions burlesques mettent encore mieux en évidence ce théâtre de la "subconscience", comme le définissait Antonin Artaud, ce "mystère irrécusable" de l'écriture de Maurice Maeterlinck, proche du "je-ne-sais-quoi" et du "presque-rien" si chers au philosophe et musicographe Vladimir Jankélévitch.

Le soin apporté à la musique par les extraordinaires acteurs, non professionnels de la musique pour la plupart, est tel qu'on aura rarement été aussi ému. Il y a souvent un personnage de joueur de clavier chez Marthaler (le "récitativiste" des Noces de Figaro, par exemple). Bendix Dethleffsen, qui joue finement et simplement du piano, est la graine, la nervure et le feuillage de ce spectacle. On ne sait pourquoi, sa présence fait penser à la pianiste de Salò, le film de Pasolini, qui, sans un mot, s'arrête de jouer et saute par la fenêtre.

Maeterlinck est une sorte de berceuse des morts, sans début et sans fin, entonnée par des vivants comme en transit. On pense à cette parole, dite par le personnage du Vieillard dans Intérieur, pièce en un acte (1894) : "Chacun porte en soi plus d'une raison de ne plus vivre..."